

C'est la Fête à MURCIA

(Récit par Etienne FRANCO, administrateur à Gen-Ibérica)



La place du Cardinal BELLUGA commence à bourdonner et il est à peine 19h.

Des musiques traversent les rues, sautent au-dessus les toits en mêlant joyeusement les effets d'instruments issus de l'impensable, des percussions de la timbale en passant par le triangle et laissant la part belle aux tambours, pour offrir aux flûtes, clarinettes, accordéons le bonheur de l'esquisse de pas de danse.

Quelle curieuse sensation de se laisser envahir par cette foule, bon enfant, joyeuse et transportée dans un monde de traditions et de coutumes. Nous n'avons pas vu un costume ou une robe ou des espadrilles mais des milliers d'hommes, de femmes et d'enfants ainsi affublés.

Toute la famille était là, et chaque pièce vestimentaire était un éloge aux efforts des petites mains.

Du grand-père au dernier-né, ils portaient avec fierté qui, le costume de la province, qui le déguisement d'une autre province d'Espagne, qui la robe de tradition et de bal et l'autre la tenue du dimanche pour assister à la messe. Mais tout était incroyablement harmonieux, dans un pach-work où il fallait aussi remarquer les cérémonies de mariage avec des défilés de robes longues et de costumes-cravates.

Cette place était un trait d'union entre les générations et les couches sociales, sauf à ne voir aucun prêtre à ces fêtes païennes qui succédaient au recueillement de « LA SEMANA SANTA ». Et pourtant, nous avons pu nous installer sur la terrasse d'un despacho de bebidas, sur la bordure de cette place et juste en face de l'Obispado, haut lieu de la religiosité, où nous avons rencontré le premier secrétaire de l'Evêque. Un accueil tout à fait glacial qui ne nous a rien appris sur nos ascendants, mais nous a confortés sur l'attitude du « Clergé » face aux généalogistes, jugés trop curieux.

Il faisait beau. Le soir tombait à grand peine et nous étions au cœur de cette foule prête à toutes les audaces pour quitter, ne fut-ce qu'une soirée, leurs problèmes, leurs chagrins et leurs différends.

Nous avons choisi de boire un verre d'Orchata de Chuffa, enfin surtout mes filles et ma petite fille, à qui on tentait d'inculquer l'espagnol de la rue, l'espagnol de la fête, enfin tout ce que nous croyons être la réalité de la vie. Et ce verre n'en finissait pas. Comme sous des sautes de vent, les vagues de la foule venaient s'enrouler autour de nous pour fuir, encore plus vite. Nous n'avions que le temps de saisir une couleur, une forme, une musique et parfois un visage qui offrait, dans son rire, tout le plaisir d'être là.

Nous étions aussi tentés par les tapas qui accompagnent si généreusement les boissons, mais tout nous éloignait de ces moments de gourmandise, car la fête commençait !!!



Il n'y avait point de courant de foule, pas de point de convergence, les badauds allaient et venaient, dans tous les sens et il nous a fallu demander où il convenait d'aller pour suivre le cortège de la manifestation. Et la réponse était claire et légère : « partout ». Les rues principales étaient fermées à toute circulation et les trottoirs disparaissaient sous les rangées de chaises alignées, qu'il fallait louer pour assister confortablement à la fête.

Et, toutes les familles étaient là, au complet, grignotant des graines de calabaza, ou dévorant des bocadillos, mais toujours du grignotage.

Ceci appartient à leur mode de vie et à leur nature joyeuse car ils donnent l'impression de toujours avoir faim !



Et les loueurs de chaises proposaient, vérifiaient, encaissaient le montant de la location. Les chaises étaient sur deux rangs et l'enjeu consistait à se trouver au premier rang, ce qui provoquait parfois des discussions sans conséquence, sinon à resserrer son vêtement au plus près du corps et à accélérer le grignotage.

Nous attendions tous, mais sans impatience, le défilé du Carnaval.

Ces fêtes de « l'enterrement de la sardine » (*Entierro de la sardina*) et du retour du printemps (*Bando de la huerta*) durent toute la semaine, et ce ne sont que manifestations, défilés, musique et danses. Aussi, la veille nous ne fûmes guère surpris d'assister à la présentation, par un discours vibrant, du maintien des traditions rurales et des difficultés des agriculteurs. L'orateur était installé sur une superbe charrette tirée par deux chevaux. C'était le prélude d'un défilé carnavalesque où se succédaient les productions agricoles, les petits métiers de la campagne (tissages, broderie, ferronnerie), et à chaque fois l'image de l'activité proposée sous la forme d'un char aménagé, de costumes fleuris et colorés, de chevaux superbement étrillés et harnachés, de charrettes peintes et

des cargaisons de légumes, de fruits, de charcuterie. En alternance, des danses folkloriques en tenues régionales, des groupes musicaux avec presque toujours la guitare et les cuivres.

Ce défilé a duré des heures et aucune lassitude sinon une profonde admiration pour la somme d'efforts consentis tant pour les costumes, que pour le matériel, que pour les animaux. Et que dire, de l'imagination et l'ingéniosité des organisateurs. Bref, une vraie fête populaire.



De chaque charrette, on voyait partir des poignées de bonbons, des fleurs, de petites bouteilles d'eau, des mini chorizos, et les enfants se lançaient au milieu du défilé, avec le défi d'en avoir le plus grand nombre. Nous avons retrouvé cette marque de gaîté et de générosité à chaque manifestation.

Et bien sûr, dès le lendemain, nous étions de retour à MURCIA, sans connaître le programme des réjouissances, mais déjà persuadés que nos Espagnols n'allaient pas en rester là.

Nous voilà donc sur cette place historique, centre de vie de Murcia, en compagnie de milliers de personnes qui arboraient fièrement leurs costumes locaux, en échangeant leurs impressions et leurs interrogations, ponctuées souvent par des éclats de rire et des gestes amples qui accentuaient leur bonheur d'être là.

Nous étions avec eux, tout près et déjà en complète osmose. Il fallait profiter de ces instants magiques avant que le Carnaval ne déroule ses fastes !

Nous attendions. Sans impatience. Le regard constamment attiré par quelques événements anodins : l'enfant qui réclamait, le vêtement qu'il fallait se prêter, le retard du cortège et les déplacements de quelques personnes sur la rue réservée.

Roulements de tambours, frémissement de la foule, des voitures annonçant l'arrivée imminente du cortège et réclamant à force de haut-parleurs, le dégagement de la rue et le premier oriflamme, porté haut et flottant dans un ciel couchant rose et bleu. Le spectacle pouvait commencer et ce fût vraiment une fête où nous étions en communion : les couleurs, la musique, le rythme, les applaudissements, les cris, il ne manquait rien ! Pas une chaise vide tout au long du parcours, les spectateurs se serraient sur trois voire quatre rangs pour approcher les « artistes » et les remercier généreusement en applaudissant, en gesticulant et en leur adressant des encouragements pleins d'humour qui déclenchaient souvent de larges éclats de rire.



Puis ce fut l'apothéose des envois de fleurs, de bonbons, de boissons. Au loin, le feu d'artifice était lancé. Nous ne pouvions pas tout voir mais ce que nous avons vécu restera dans nos cœurs.

Vivre à l'espagnol pendant une douzaine de jours, s'immerger dans ce monde qui est devenu le nôtre au fil du temps et en réponse à notre quête qui n'a pas toujours trouvé les réponses à l'itinéraire de nos ancêtres, nous sommes revenus enrichis, communiquant à la troisième génération, celle de ma petite fille, cette reconnaissance d'aimer ce que nous n'avons pas vraiment connu mais qui est le fondement de nos raisons de vivre.

Photos issues d'un album privé – Fêtes d'avril 2010

